

Obsèques du Docteur Daniel Ajzenberg

Messe – Cathédrale Saint-Alain

Lavour, le 15 février 2020

Monsieur le Curé,

Mesdames, Messieurs,

La disparition d'une figure aimée est un arrachement et mes premières pensées vont vers celle qui a partagé l'aventure d'une vie durant 50 ans, son épouse, vers sa fille et son fils aussi, qui mêlaient à l'amour familial l'admiration que l'on doit à un homme, à proprement parler, exceptionnel.

À l'église, nul besoin toutefois de psychanalyse. La prière suffit autour de celui qui fut baptisé.

Saint-Augustin disait que « le bonheur c'est de continuer à désirer ce que l'on possède ».

Daniel Ajzenberg nous a justement légué l'amour de ceux que la société des bien-portants ne regarde pas. L'amour de ceux qui sont prisonniers d'eux-mêmes, ligotés par des histoires tumultueuses, succombant sous le poids d'héritages familiaux que l'on ne peut refuser.

« Libera nos a malo », libère-nous du mal. Ce cri est éternel. Il raisonne ici comme un message d'espérance et d'humanité.

Daniel Ajzenberg était médecin. Médecin des âmes. Le hasard de la vie l'a conduit à ouvrir un hôpital psychiatrique dans la patrie de Philippe Pinel : « In natura, non hiatus, non saltus », disaient les latins.

Pinel, né en 1745 à Jonquières, formé par les Doctrinaires de Laval, avait libéré de leurs chaînes les aliénés de l'Hôpital Bicêtre puis de la Salpêtrière. Il ouvre la voie à la psychiatrie moderne par l'identification puis la classification des maladies mentales.

Daniel Ajzenberg, lui, ouvrit les portes des prisons spirituelles et physiques, tournant le dos à une logique de ségrégation ; au malade il donna le droit de pouvoir vivre « hors les murs », saisissant une opportunité administrative engagée sous la présidence du général de Gaulle. Au soignant, il retira la blouse blanche. L'uniforme habituel dans les prisons pour innocents.

C'est peu de dire que mon prédécesseur Raoul Lacouture composa avec le docteur Ajzenberg un couple auquel rien ne pouvait résister. Ce dernier forma son équipe, attirant à lui des caractères, engendrant des vocations, nourrissant ses expertises judiciaires, jusqu'à l'été dernier, d'une sagacité et d'une humanité rares.

L'émancipation du malade, qui s'imposera dans les années 60, est curieusement née en Lozère durant la Seconde Guerre Mondiale. La guerre, Daniel la connut à l'orée de l'adolescence. Il était le fils d'une émigré polonais, fuyant en 1920 les pogroms antisémites des russes. Réfugié en Dordogne, protégé par des Français qui avaient conservé le sens de l'honneur républicain et de la charité chrétienne, il n'oubliera jamais la peur dans les yeux de son père.

À peine élu maire en 1995, je le reçus à sa demande. Il était inquiet pour le projet qu'il chérissait et dont l'administration me semblait un peu baroque : un centre de post-cure à Fiac. Je n'ai rien compris, à l'époque, de ses enjeux : et, - c'est le lieu -, je m'en confesse. J'ai résisté pour la forme. Peu de temps. J'aimais déjà instinctivement cet homme qui avait trouvé dans le gaullisme la plus belle façon d'être Français : être rebelle, bien sûr. Affranchi de toute allégeance. Mais surtout, être du côté de ceux que la vie n'a pas épargné. Du côté de la souffrance qu'elle soit silencieuse, ou hurlante. Du côté de la solitude. Du côté de ceux pour lesquels un regard est comme un trait de lumière, un chant d'espérance.

Merci, Docteur, notre frère en humanité, vers lequel, en cette cathédrale de lumière, se tournent ceux qui croient en Dieu comme ceux qui, plus tard, le retrouveront.

Bernard CARAYON